

Tu vas me manquer

nouvelles

Danièle

PÉTRÉS



DENOËL

Extrait de la publication

Tu vas me manquer

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

Le Bonheur à dose homéopathique, 2002
La Lecture, 2005

Danièle Pétrès

Tu vas
me manquer

nouvelles

DENOËL

Merci

*à mon père, ma sœur, mes neveux,
Élisabeth R, Jean-Paul B, Éric Cé
et Éric Ci, Fabienne M, Bénédicte M,
Patrice H, Nani E, Laurence M,
Martine D, Christophe D,
merci à mes amis, mes voisins, mes concierges,
les commerçants de mon quartier,
mes dentistes, mes employeurs,
mes psys, mon chat
de continuer à m'aimer.*

« On ne devient pas normal impunément. »

ÉMILE CIORAN

« N'entre pas sans violence dans cette douce nuit. Crie, enrage, contre la mort de la lumière. »

DYLAN THOMAS

Label bleu

Les vacances, c'est comme un millefeuille dégoulinant de promesses sucrées. Au début, on se jette dessus les papilles excitées, mais après quatre bouchées on n'arrive pas à finir. Mieux vaut des vacances éclair comme un cannelé ou deux chouquettes, on est plus sûr d'en voir le bout.

J'avais choisi cette année-là plusieurs destinations alléchantes, la mer en bas (la Côte d'Azur), la mer sur le côté (la côte atlantique) et la mer du haut (la mer du Nord) : un bel assortiment d'eau chaude, d'eau froide et d'eau glacée.

En arrivant sur la Côte d'Azur, je fus tout d'abord frappée par la richesse des tonalités de bleu. La découverte dès huit heures du matin d'un ciel sans nuage, en ouvrant les volets, me ravit. La constatation qu'à midi il n'y avait toujours pas de nuages, et à vingt heures toujours du soleil et du bleu — tournant

indigo en guise de subtile variation — m'enchantait tout autant. Au début, on espère que le temps sera aussi beau que la veille. Ce ciel bleu, si étincelant qu'il en est presque cinglant, constitue une sorte de petit miracle, cela fait un an qu'on l'avait oublié.

Sans parler de la mer, bleue elle aussi, à perte de vue, sans désespérer ; bleu pugnace, têtu, inextinguible comme un amour non partagé. Mais trop de bleu tue le bleu. Au bout de trois jours de ce traitement d'exceptionnelle splendeur, on espère un nuage ou deux, on n'est pas bégueule, et au bout d'une semaine on n'en peut plus et on part en Bretagne.

L'année était exceptionnelle en Bretagne, de mémoire de Brestois on n'avait jamais vu autant de soleil et il n'avait pas plu depuis un mois. Le thermomètre affichait un tonitruant vingt-neuf degrés quand j'arrivai à la gare, et, bien que dépitée dans un premier temps, je songeai qu'une telle anomalie ne saurait durer plus de vingt-quatre heures en Finistère-Nord. Le deuxième jour, en ouvrant les volets à onze heures, le soleil était déjà à son zénith et une chaleur perfide, comme un amour non partagé après consommation de l'acte sexuel, flottait dans l'air. Je me résignai en songeant tout de même que la mer, grâce à la marée, ne saurait me présenter un écrin bleu étincelant de propreté car elle serait remplie d'algues et de méduses.

Comme un amour normal, mêlant confiance et fiel caché entre les rochers.

Mais c'était l'année de la canicule, et quelle ne fut pas ma surprise d'ouvrir jour après jour mes volets sur un ciel d'un bleu qui n'avait rien à envier au ciel méditerranéen, question clarté aveuglante et intensité calorifère. Bien sûr, les nuits étaient fraîches, au moins, et à la tombée du soleil je pouvais reprendre des activités normales. Lire au fond de mon lit ou me balader les pieds nus dans du vrai sable, devant un coucher de soleil frais et sentant les embruns. La mer, de jour, était très bleue elle aussi, reflétant la qualité d'un ciel sans nuage par un principe physique bien connu et pourtant d'une regrettable monotonie, comme un amour en fin de parcours.

Je décidai de fuir la Bretagne pour Le Touquet, qui m'apporterait sans aucun doute le gris qui s'accordait mieux à ma personnalité.

Le Touquet est un endroit sinistre, fait pour les natures mélancoliques et les amours qui n'ont plus à craindre de ressusciter, ce serait chose impossible au vu des kilomètres de plages de sable fin, dévoilant le fond de la pensée de l'océan d'une longue marée sans aménité : algues noires, crevasses et crabes moribonds. Aucun amour ne pourrait tenir le coup dans un pareil cadre, surtout en vacances.

Toute à mes illusions, je débarquai du train, confiante et heureuse, couverte de deux pulls en laine, et levai un regard chargé d'espoir vers le ciel... bleu. Là encore. De mémoire de Touquetois on n'avait pas vu d'été aussi chaud et bleu depuis plusieurs dizaines d'années.

Je dus me rendre à l'évidence et enlever mes pulls, ressortir mon écran total et tirer jusqu'à l'hôtel mon lourd fardeau ; ma valise, mon chat et sa litière. Quand soudain je détectai un léger changement dans l'atmosphère, quelque chose comme de l'eau commençait à tomber, oh, juste quelques gouttes, un petit orage d'été tropical, une légère zébrure grise dans le bleu du ciel était enfin apparue. Peut-être avais-je atteint un lieu où je ne me serais pas sentie de trop. Comme dans un couple qui n'en finit pas d'expirer d'une mort paisible sans y parvenir faute de bonne volonté.

C'est de pluie que j'avais réellement besoin et je retournai donc à Paris où j'étais sûre de la trouver, comme la promesse non tenue d'un amour dont on n'arrive pas à avaler les dernières bouchées. Car quoi qu'on fasse, quand on emmène un passager clandestin dans ses bagages, celui qu'on n'arrive pas à oublier, rien ne vaut un ciel lourd comme le remords.

Les vacances sont aussi appétissantes qu'un mille-feuille garni de crème pâtissière, comme un amour trop grand pour soi auquel on aurait dû préférer la modestie de deux chouquettes, un peu molles, avec juste ce qu'il faut de sucre glace. Pour faire passer.

Dites-le avec du style

C'est vrai, vous ne l'avez jamais beaucoup aimé. Ça n'est pas votre faute on ne vous a pas appris à aimer. On ne vous a appris qu'à compter. D'ailleurs, vous êtes acheteuse pour une grande surface. Les biens ça reste, les sentiments ça passe. Les robes ne meurent jamais, elles.

Ce soir vous allez lui dire que vous allez partir. Vous en avez rencontré un autre. Ça, vous ne le lui direz pas. Ce n'est pas pour ménager sa sensibilité, c'est parce que vous ne voulez pas de représailles, de scènes. On ne sait jamais. Peut-être que lui a des sentiments pour vous, c'est sans doute le cas, ils semblent en avoir tous. Le monde est mal fait. Vous tombez toujours sur des hommes sensibles alors que vous avez autant d'émotion en vous qu'une paire de doubles rideaux. C'est sûrement ce qui les attire. Mais pas vous. Vous, c'est la nouveauté qui vous attire.

Vous en avez rencontré un autre, plus jeune, plus beau et avec une meilleure situation aussi. Ça n'est pas l'attrait de l'argent, c'est juste qu'il a plus à vous offrir. Plus de relations, plus de possibilités, plus de mètres carrés. Ça compte aussi.

Il va arriver dans quelques minutes, vous pensez à vous mettre du collyre dans les yeux pour faire semblant d'être émue. Vous entendez son pas dans l'escalier. Il rentre plus tôt que prévu. Vous avez lu un roman comme ça. Une femme décidait de quitter son mari. Elle pleurait, elle regrettait, elle pensait à leurs meilleurs moments. Vous ne pensez qu'aux pires, et même les pires, vous n'arrivez pas vraiment à en ressentir la blessure. Vous n'avez pas été blessée. Vous êtes pragmatique, il y a des bons et des mauvais moments. Quand de meilleures conditions se présentent, vous partez, c'est tout. Vous partez pour ressentir quelque chose.

Vous soulevez le rideau, l'autre attend dans la rue. Il semble calme. Sûr de son bon droit. Sûr de lui. Sûr de vous. Vous doutez légèrement.

La clé tourne dans la serrure, dans quelques instants il sera devant vous, mais non.

Il s'arrête dans le vestibule pour parcourir son courrier. Il aurait dû entrer et directement venir vous embrasser. Vous sentez comme un léger pincement

de culpabilité, c'est imperceptible comme le souvenir de cet instant familier. De la chambre, il vous appelle, il a rapporté des fleurs et une pizza. C'est à ce moment-là que vous en profitez pour vous éclipser. Vous passez par la fenêtre après avoir laissé un mot sur la table. C'est mieux comme ça. Dans le salon il trouve votre mot par terre. Le frôlement de votre valise l'a fait tomber.

Vous êtes déjà dans la voiture, vous ne savez pas ce qui se passe après dans son histoire parce que vous ne le rappellerez jamais. Vous allez essayer de l'imaginer, ça vous fera un sujet de réflexion, les soirs où vous ne saurez plus si vous avez eu tort ou si vous avez eu raison.

Partir sans dire au revoir, c'est une manière de rester toujours là. C'est comme ça que vous aimeriez mourir d'ailleurs, et c'est peut-être pour ça que vous ne partez jamais par la porte, pour que ces départs ne soient qu'une suite de débuts et jamais une fin.

*Achévé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 25 avril 2008.
Dépôt légal : mai 2008.
Numéro d'imprimeur : 70801.*

ISBN 978-2-207-26051-7/Imprimé en France.

159055

Un DRH qui fait disparaître le corps d'un employé par l'escalier de service, une femme qui quitte son mari par la fenêtre parce que ça change de la porte, un saumon trop cuit qui signe l'arrêt de mort d'une relation, une femme qui tombe amoureuse d'un chien parce que c'est plus gratifiant que d'aimer un homme, autant de situations où des personnages au bord de l'implosion cherchent l'issue de secours.

Au détour de ces récits singuliers, Danièle Pétrès épingle de son écriture extralucide et drôle le destin de couples qui n'acceptent pas de ne plus s'aimer et préfèrent fuir la fin annoncée de leur histoire dans une consommation sans modération de travail, de vêtements, de sacs pour y enfouir leurs rêves, de microdramas organisant des retrouvailles amoureuses sans cesse à réinventer...

Danièle Pétrès vit à Paris. Elle a déjà publié chez Denoël un recueil de nouvelles, *Le Bonheur à dose homéopathique* (2002), et un roman, *La Lecture* (2005).

DENOËL
www.denoel.fr

B 26051.0  05.08
ISBN 978.2.20726051.7
10 €



Extrait de la publication